

Kairos, l'irruption du sens au cœur de la complexité humaine

Introduction - A quoi sert la philosophie ? Je voudrais montrer comment sa réflexion éclaire notre existence, dans la complexité de notre expérience vécue. Réfléchissons à certains événements de notre vie, qui ont fait sens, et souvent bifurcation, quand on se dit « il y a avant et après ! ». Un événement décisif pour la suite. Pour le meilleur : le hasard d'une circonstance bénéfique, une rencontre amoureuse (le coup de foudre), divine (le chemin de Damas de Paul, les conversions soudaines, l'illumination mystique), professionnelle, une occasion propice qui nous est proposée (ex : un voyage, un nouveau médicament), un imprévu heureux, un professeur qui fait résilience, un livre, un stage déterminants ; on a l'impression d'avoir gagné le gros lot, d'être tombé sur l'âme sœur, d'avoir enfin trouvé sa vocation etc. Mais aussi pour le pire : on a fait le mauvais choix, on s'est trompé sur la personne, en amour ou en amitié, sur le chemin à prendre pour les études, pour le métier, pour un poste. On se rend souvent compte après coup de l'erreur, par ses conséquences sur notre vie ; et même dans les petits faits, les ratés : esprit d'escalier. « A ce moment, si j'avais su, j'aurais dû... » ! Tous ces événements nous interpellent sur ce que l'on peut appeler « l'art de saisir les opportunités » dans la vie. Je dis bien art et non science...

Il ya une notion qui va nous éclairer sur ce qui nous arrive, ou nous est arrivé dans ce cas : c'est le **Kairos**.

I) Une notion grecque

Pour comprendre ce mot et la réalité qu'il recouvre, il faut remonter au grec. C'est l'Antiquité grecque qui nous a légué le kairos. Qu'est-il au juste ? Comme souvent dans la pensée grecque, c'est la mythologie qui nous met sur la voie, avec une reprise conceptuelle postérieure par la raison de ce qu'elle nous racontait. Kairos est une **figure de la mythologie**. C'est le plus jeune des fils de Zeus ; dans sa course, il promet à l'audacieux qui parviendrait à le saisir par la mèche de cheveux dépassant de son front de se montrer décisif dans son action. Cette figure du temps est un **anti-destin**, qui offre à l'homme une prise sur les choses et l'encourage à se tenir attentif ; non point pour en faire un opportuniste mais pour l'inciter à s'interroger sur ce qu'il peut faire de mieux et à découvrir une « harmonie circonstanciée ». Le grec désigne aussi par ce mot **le fil de la trame**, entrelacé et conducteur : il est ce qui sépare et relie et peut donc nous permettre de découvrir du sens dans une réalité enchevêtrée. En nous révélant l'existence d'espaces-temps singuliers où il y a quelque chose à faire, il nous lance un défi et fait de nous des « joueurs » : comment trouver la mesure appropriée dans l'action qu'il faut mener à cet instant ? Comment retourner une situation défavorable en inventant une solution qui n'attend pas ? « Médiateur », le kairos l'est entre moi et le monde, puisqu'il est l'art d'envisager parmi les possibles celui qui convient à la situation, mais aussi entre moi et moi-même, puisque ma relation à l'occasion m'incite à comprendre ce dont je suis en quête. Que peut-on enseigner de lui ? Le paradoxe du kairos, c'est le problème du stratège, à qui l'on demande d'anticiper ce dont il ne connaît pas la forme. Comment la pensée stratégique peut-elle mettre à profit ce concept dans un monde incertain ? Redécouvrir le kairos aujourd'hui permet de réinvestir l'action tant individuelle que collective pour mieux en saisir les enjeux et l'inscrire dans un temps qui lui est propre.

II) Une notion issue de la mythologie : Chronos et Kairos, frères ennemis

A la linéarité du temps qui s'écoule inéluctablement et se mesure (**chronos**), les Grecs opposaient ce temps fugace et opportun qui, toujours à-propos, donne à l'instant toute sa profondeur : **kairós**. En référence au dieu Kairos, dont le sculpteur Lysippe et le poète Poseidippe de Pella ont célébré l'acuité et la rapidité, *kairós* est ce point précis du temps qui pour être saisi exige à la fois sagacité, promptitude et dextérité. Moment opportun, occasion favorable, instant propice ou encore décisif, etc., *kairós* est de ces termes complexes que l'on peine à traduire tant ils appartiennent à un ensemble notionnel qui leur est propre, typiquement grec en l'occurrence. Kairos et Chronos sont tous deux frères, car **fils d'Aiôn** (temps immuable, éternité). Moutsopoulos dit de « *Chronos, le danseur, s'affirme comme le modèle de la régularité et de la répétibilité ; sa danse, cyclique, périodique, est décomposable, analysable, imitable ; ses pas et ses gestes sont ceux de l'emmée apollinienne qui appelle au consentement, et qui fait plier les consciences à ses lois rythmées. Kairos, lui, se révèle à la fois sauteur et acrobate déroutant ; sa sikinnis saccadée quasi dionysiaque confère à ses mouvements unicité et totalité, défi et irrépétibilité, risque, engagement et aventure ; il invite les consciences à demeurer, comme lui, intrépides.* »

Frères ennemis, Kairos et Chronos participeraient tous deux d'Aiôn l'impassible, dont ils « concourent à assurer la durée indéfectible ». Paul Tillich les distinguait ainsi: « *Alors que chronos renvoie au flux continu du temps, kairos en désigne un moment significatif. Chronos indique le côté mesurable du processus temporel – le temps de l'horloge – que détermine le mouvement régulier des astres, en particulier le mouvement de la terre autour du soleil. Kairos signale des moments uniques de ce processus ; dans ces moments, quelque chose d'unique peut survenir ou s'accomplir ; chronos met en évidence l'élément quantitatif, calculable et répétitif de ce processus temporel* » ; kairos désigne au contraire un élément « qualitatif » qui se signale par son absolue singularité ».

III) L'évolution du terme : du lieu au moment décisif.

C'est donc un terme grec que nous avons là, difficile à traduire puisque Jacqueline de Romilly avoue trouver « nul équivalent à offrir ». Selon le philologue Allemand Ulrich von Wilamowitz, *kairós* n'a guère d'équivalent dans d'autres langues, parce que « nous avons affaire là à une notion typiquement grecque ». Monique Trédé nous explique que « nous ne disposons pas en français de mot qui opère en des domaines aussi variés le même découpage conceptuel et, les ensembles notionnels étant différents d'une langue à l'autre, la traduction reste malaisée, flottante ». On parle tantôt de « moment opportun », d' « occasion favorable », d' « instant propice » ou encore « décisif » ; mais encore d' « à-propos » sans trahir pour autant le mot. Très difficile donc de traduire ce terme, et d'autant plus que *kairós* n'avait à l'origine aucune valeur temporelle. Si la dimension temporelle domine depuis le Vème et surtout le IVème Siècle avant notre ère (au point que *kairós* a fini par désigner, en grec moderne, le temps météorologique), les premiers usages homériques du terme (lorsqu'il s'écrivait encore *kairios*) faisaient de lui, et indépendamment de toute temporalité, **un point précis, un lieu névralgique** fatal la plupart du temps ; tout au moins décisif. Dans l'Iliade, il indique « un lieu, une partie du corps particulièrement vulnérable, vitale, que vise l'ennemi avec une arme de jet afin d'entraîner la mort » : exemple du talon d'Achille. Au Vème Siècle avant notre ère s'opère un passage du « lieu où tout peut se décider » (*topos kairios*, dans le corpus hippocratique ou chez Hérodote) au « moment où tout peut se décider », avec notamment l'expression *kairos chronou* (le point décisif du temps) que l'on trouve dans l'*Electre* de Sophocle. **On est passé de « l'endroit » au « moment » décisif.** Le *kairós* se pose alors comme présent instantifié au croisement, à la **jonction des catégories du pas-encore et du jamais-plus**. Chez Thucydide, le sens de « moment décisif » (tantôt favorable, tantôt défavorable) est plus fréquent encore. Dans le champ de la médecine, le moment décisif – venu compléter l'endroit décisif – est celui auquel il convient d'administrer le *pharmakon*, (tantôt remède, tantôt poison). On assiste au cours du IVème Siècle à une banalisation du terme dans l'acception favorable d'occasion. Dès lors la valeur temporelle du mot est fixée et *kairós* désigne principalement une division du temps, une période de durée variable mais limitée. D'abord lieu puis moment où tout peut se décider, le *kairós* se révèle très précieux dans bien des domaines (médecine, politique, stratégie, navigation, rhétorique, etc.), comme en attestent notamment les occurrences du terme dans le corpus hippocratique, chez Hérodote, chez Thucydide, etc., ou encore chez les tragiques (comme Sophocle par exemple), qui renforcent l'idée complémentaire de convenance, de juste mesure et d'à-propos.

IV) Les attributs de Kairos.

C'est au IVème Siècle av. J.C. que date la représentation la plus célèbre du dieu Kairos, par le sculpteur grec Lysippe. Un bas-relief romain de l'époque de l'Empire (conservé au Musée archéologique de Turin) représente le jeune dieu Kairos « suivant le schéma de la statue de Lysippe : le front garni de boucles, la partie postérieure de la tête chauve, des ailes aux épaules et aux pieds, balance et couteau dans les mains. D'autres commentaires évoquent une mèche plutôt que des boucles et un rasoir au lieu du couteau. Toute la symbolique du *kairós* semble contenue dans cette représentation par Lysippe, dont seules quelques reproductions subsistent. La chevelure ramenée sur l'avant et sa calvitie postcrânienne caractérisent le Kairos de Lysippe en même temps qu'elles expriment la bidimensionnalité du *kairós*, au carrefour des catégories du pas-encore et du jamais-plus. On ne peut se saisir du *kairós* qu'au moment précis où il se présente, et en faisant montre encore de précision, d'adresse et de dextérité pour l'empoigner par sa mèche. Avant, on ne peut rien – **sinon se tenir à l'affût** – puisqu'il n'est pas encore là. Après, il est trop tard puisque sa calvitie le rend insaisissable. Seul le moment opportun compte, le moment précis auquel il daigne se présenter. « *L'occasion a tous ses cheveux au front : quand elle est oultrepassée vous ne la pouvez plus révoquer ; elle est chauve par le derrière de la tête et jamais plus ne se retourne* », écrit

Rabelais (Gargantua, I, 37). Tenant un rasoir dans sa main gauche, Kairos est tranchant et décisif. Il vient rompre le cours régulier et uniforme de la chronologie. Il divise le temps. La balance en équilibre sur le fil du rasoir laisse imaginer qu'à tout moment tout peut basculer, tandis que sa main droite garantit ce même équilibre. Cette balance est aussi celle de la juste mesure, de l'à-propos. Enfin les ailes qui prolongent son dos et ses pieds laissent supposer une capacité à se mouvoir hors normes. « – D'où vient ton créateur ? – De sicyon. – Son nom ? – Lysippe. – Et toi ? – Je suis Kairos, dompteur de tout. – Tiens ! tu avances sur la pointe des pieds ? – Je cours sans cesse. – Ces ailes doubles déployées à tes chevilles ? – J'erre en volant. – Dans ta main droite, ce rasoir ? – Aux hommes il signale que je suis plus aigu que tout tranchant. – Et ces cheveux sur ton visage ? – Puisse me saisir qui vient à ma rencontre. – Par Zeus ! ton crâne est chauve ! – C'est pour que nul ne me capture, dût-il me poursuivre avec acharnement. – Et dans quel but l'artiste t'a-t-il façonné ? – A votre adresse, étranger ; et, placé dans ce vestibule, je sers de leçon. » (Epigramme de Poseidippe).

Le « Ô temps, suspends ton vol ! », de Lamartine, pourrait peut-être nous aider à mieux comprendre l'irruption corrosive du Kairos dionysiaque face au Chronos apollinien. Mais « combien de temps le temps va-t-il suspendre son vol ? » demande Alain, détruisant par la contradiction le vœu du poète. Kairos vient rompre la continuité, le rythme apollinien incarné par Chronos, temps abstrait dans lequel tout se vaut et se mesure. A l'intérieur de ce temps marqué par la répétition, et donc par la prévisibilité, le *kairós* fait figure d'instant, de point unique quasi absolu mais néanmoins susceptible d'incarner une durée :

« Il s'agit, en somme, de préciser, de découper et d'isoler, à l'intérieur d'un champ de successions prévisibles, l'instant, voire la zone, où l'activité interventive de la conscience pourrait s'avérer la plus fructueuse possible [...] ; un instant à la fois quantitativement minimal et qualitativement optimal que la conscience situe à l'intersection des catégories de pas-encore et de jamais-plus, et susceptible d'assurer, lors d'une première phase, la présence d'une discontinuité à l'intérieur de la continuité, puis, lors d'une dernière phase qui suit cette dislocation de la structure de la série de successions envisagée, le rétablissement d'une nouvelle continuité, pour ainsi dire restructurée, à l'intérieur de la discontinuité précédemment établie, et d'en assurer la « fruition ». On comprend mieux, de la sorte, ce que « la suspension du vol du temps », et du « cours des heures propices » pourrait signifier. L'instant propice se pose, certes, comme minimal, mais peut, simultanément, être traité comme « un point d'orgue » qui définit un état prolongé de la réalité. Au cours de ce prolongement, la conscience tire, de la nouvelle situation qu'elle vient d'instaurer, tout le profit escompté pour son mieux-être. Opportunité, dans ce cas, ne serait nullement synonyme d'opportunisme (qui, lui, s'entend avec une connotation morale négative). L'instant (ou la zone) propice ainsi défini, c'est précisément le *kairós*. » (Moutsopoulos). Ainsi le *kairós* viendrait réintroduire cette durée concrète qui caractérise l'être humain, d'intensité qualitative, marquée par l'imprévisibilité et la singularité. Mais l'aventure dionysiaque de Kairos n'est rendue possible que par le rythme apollinien de Chronos ; car « le monde et l'homme sont pétris à la fois, d'une part, de régularité / répétitivité décomposables, c'est-à-dire de temps statique, objectif et tridimensionnel ; d'autre part de risque, de défi, d'irrégularité, c'est-à-dire de temporalisation dynamique, subjective et déroutante » (Gabaude).

V) Le Kairos en éducation et formation...

On pourrait convoquer le concept de kairos dans le champ de la stratégie militaire ou de l'action politique. Convoquer le concept de *kairós* dans les champs de l'éducation et de la formation force à interroger la temporalité de ces mêmes champs, et donc leur efficacité ; parce que le temps, comme l'a rappelé Gaston Pineau au cours de ses travaux « est devenu enjeu majeur des spéculations économiques. "Le temps c'est de l'argent" ». C'est du temps mécanique qu'il s'agit là, un temps qu'il conviendrait toujours d'optimiser, de « rentabiliser au maximum par le meilleur mode d'emploi, le meilleur investissement [...] mais gagner du temps sans gagner son temps est une course contre la montre plus compulsive que formatrice » ; et « la course contre la montre n'est pas la danse de la vie ». Convoquer le concept de *kairós*, c'est non seulement s'efforcer de « retrouver "le temps d'apprendre" » (Meirieu) mais encore de le prendre. « A la recherche du temps perdu », pour ainsi dire, et « [comprendre] que sa structure n'est pas constituée par un appareillage mécanique imposé de l'extérieur, mais par la durée vivante d'une aventure irréductible à toute machinerie ». Nous retrouvons là la distinction fondamentale pointée par Henri Bergson entre temps et durée ; entre temps abstrait et durée réelle, ou concrète. Convoquer le concept de *kairós*, c'est accepter de prendre « le temps qu'il faut » pour précisément ne pas en perdre. Dans son texte intitulé « Retrouver "le temps d'apprendre" », Philippe Meirieu déplorait la focalisation des débats sur les rythmes scolaires ou « l'aménagement du temps de l'enfant » sur un temps mécanique, dans lequel « toutes les minutes se valent » ; minutes qu'il suffirait d' « organiser correctement pour qu'elles soient bien utilisées... ». Dans ce même texte, il exprimait une crainte : « que le regard porté sur l'élève soit plutôt celui d'un technicien qui s'interroge sur le fonctionnement d'une machine que celui d'un éducateur qui se préoccupe de l'émergence et de la construction d'un sujet ». Philippe Meirieu proposait alors, non « de nier le temps mécanique de l'horloge », important à bien des égards, mais « simplement de placer le temps vécu, dans toutes ses dimensions, au centre de nos pratiques, c'est-à-dire de penser "le temps d'apprendre" et celui de se développer dans sa globalité, comme le temps d'un sujet vivant ». Il est par ailleurs des moments essentiels qui jalonnent le temps de l'éducation et de la formation, des « moments clés fugitifs », pour reprendre les termes prêtés à Jean-Pierre Astolfi et Philippe Perrenoud ; instants auxquels on ne s'attend bien évidemment pas et qui relèvent très probablement du *kairós*. C'est sur une échelle temporelle très vaste que se situe le *kairós*, qui réclame d'une part une grande patience, l'attente indéfinie du moment opportun, l'expectative ; d'autre part une promptitude, une vélocité indispensable pour saisir un instant aussi fugace. Saisir le *kairós* réclame finalement une sage « alternance des rythmes », pour reprendre un concept cher à Pierre Sansot, dont le *bon usage de la lenteur* a bien souvent effacé un souci néanmoins véritable du « bon tempo », de « la juste mesure du temps », du *kairós* des Grecs. S'il faut savoir se montrer patient et peut-être même lent parfois, une grande vivacité – d'esprit mais aussi d'exécution – s'impose toutefois pour happer dans l'instant sans perdre le temps d'une trop longue délibération. C'est d'une incontestable intelligence de la situation qu'il s'agit là ; intelligence polymorphe faite de patience, disponibilité, perspicacité, sagacité, promptitude, vivacité, adresse ou encore dextérité, ...

Kairós est ce temps multiple et protéiforme, changeant et contrasté, qui a fini par désigner en grec moderne le temps, au sens météorologique. L'imprévisible par excellence ! Prêter attention au *kairós*, c'est en ce sens s'attendre à l'imprévisible, être à l'affût de ce que l'on ne peut quoi qu'il en soit pas prévoir mais dont on sait qu'il est toujours susceptible de surgir. Prévoir l'imprévisible en somme, sans que cela lui retire pour autant son absolue singularité, et donc sa part illimitée de surprise.

Comment ne pas voir dans le *kairós* une ressource précieuse pour les métiers de l'éducation et de la formation ? Sans doute pouvons-nous songer en premier lieu au souci récurrent de « gérer les imprévus », les « situations inédites », qui a déjà fait l'objet de bien des recherches. Sans doute faudrait-il étendre encore à la délicate énigme de l'expérience. Car c'est bien souvent dans l'après-coup que le *kairós* se révèle, et l'accumulation d'expériences *kairiques* faciliterait très probablement la reconnaissance et la saisie ultérieures du *kairós*. Il apparaît cependant difficile de dire si le *kairós* et sa saisie peuvent relever de schèmes de pensée antérieurement construits, de catégories qu'il s'agirait ensuite de réinvestir et éventuellement d'ajuster. Il nous semble tout autant difficile de dire si le novice est nécessairement désavantagé face à l'expert. Car si l'expérience et la sagesse des moins jeunes est assurément un atout majeur, la vélocité et l'intrépidité des plus jeunes ne sont pas moins requises. En témoigne l'épisode de la course de chars relaté par Marcel Détienné et Jean-Pierre Vernant (1974). Le jeune Antiloque, certes conseillé par son père Nestor (d'un âge très avancé et expert en sagesse), se montre tout à fait apte à saisir le *kairós*. Il est par ailleurs certains bas-reliefs représentant explicitement le dieu Kairos saisi par un jeune homme tandis qu'un vieillard tente vainement de le rattraper. Se pose aussi la non moins délicate question visant à savoir s'il faut ou pas chercher à provoquer le *kairós*, imprévisible par essence et sans doute encore indéterminable. Méfions-nous des conceptions et des intentions trop instrumentalisantes qui ne renvoient qu'à une volonté de maîtriser l'immaîtrisable. D'autres travaux, comme ceux portant notamment sur ce qu'il semble convenu de nommer le « geste professionnel », gagneraient probablement à s'inspirer du *kairós* – tout au moins de ce qu'il est possible de saisir de cette insaisissable notion. « A-propos », « juste mesure » et « dextérité » pourraient garantir le geste qui convient, au bon endroit et au bon moment ; le « juste ce qu'il faut » que réclament sans cesse les innombrables et délicates tensions qui caractérisent (en même temps qu'elles complexifient) les champs de l'éducation et de la formation. Sur le fondement déjà évoqué des approches complexe, multiréférentielle et transversale, nous formulons donc l'hypothèse d'une *kairicité* des situations d'éducation et de formation – marquées notamment par l'incertitude, la mouvance et la résistance. Mais parce que la dimension efficace du *kairós* est toujours susceptible d'inspirer une quelconque forme d'instrumentalisation, ou de manipulation, il nous semble toujours indispensable, de surcroît, de maintenir une visée éthique, censée faire de la menace opportuniste et dolosive une sagesse sollicitude.....

VI) Le Kairos dans une discussion à visée philosophique

Sauter sur

l'émergence d'un processus de pensée (de problématisation, de conceptualisation et d'argumentation), dont on ne sait ni s'il se produira dans cette séance, ni quand. Animer sur un horizon de kairos, à l'affût de ce qui peut se produire. Saisir le kairos comme compétence del'animateur.....

...**Conclusion.** Elevée par Marcel Détienné et Jean-Pierre Vernant (1974) au rang de catégorie mentale, la *mètis* se caractérise notamment – pour ne pas dire essentiellement – par un sens très aigu du *kairós*. Cette proximité – ou complémentarité – leur vaut de partager les éloges les plus encenseurs comme les vitupérations les plus acerbes. L'une comme l'autre de ces notions typiquement grecques sont susceptibles – ou tout au moins soupçonnées – de dérives manipulatrices et opportunistes. Ex : de Machiavel : s'adapter aux circonstances de la fortune. Parce que le *kairós* comme la *mètis* suggèrent par bien des aspects **l'idée d'efficacité**, des précautions s'imposent sur le plan de l'éthique. *mètis* éducative. Ainsi il faut déterminer pourquoi et à quelles conditions la *mètis* des Grecs – prudence avisée, sagesse combinant notamment intelligence de la ruse, sens de l'opportunité, de la juste mesure et de l'à propos – pourrait éclairer l'acte éducatif.

Convoquer le concept de *kairós*, c'est non seulement s'efforcer de « retrouver "le temps d'apprendre" mais encore de le prendre. « A la recherche du temps perdu », Convoquer le

concept de *kairós*, c'est accepter de prendre « le temps qu'il faut » pour précisément ne pas en perdre. C'est un peu gagner son temps à le perdre, en somme ! Prendre le temps qu'il faut, c'est ouvrir une temporalité *a priori* indéfinie. Emile apprendra à lire quand son *kairós* se présentera...

Note : Lysippe est un sculpteur grec de la seconde période classique (IV^e siècle av. J.-C.), né vers -395, mort vers -305. Il est le contemporain et portraitiste d'Alexandre le Grand et d'Aristote.

